

Stève CLÉMENT

Chronique des glaces

Le Livre des Ombres

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9 79 104 2461 805

© Stève CLÉMENT

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

LIVRE 1

La caverne des ombres

Obscurité

Les flammes des soucoupes suspendues vacillèrent mollement tandis que Lani pénétrait dans la bibliothèque. La cloche avait sonné une note annonçant le déjeuner. Fidèle à son habitude, le jeune garçon était parti quelques instants plus tôt pour attraper son repas et s'éloigner des autres élèves. Lani était un garçon simple. Non qu'il fût bête, mais il accueillait la vie comme elle venait, à son rythme.

Le lieu était désert. Il enleva son épais manteau de fourrure et le déposa près de la fenêtre. Dans la profondeur de la nuit, les vitres devenaient des miroirs et semblaient l'isoler encore plus du monde extérieur.

Il contempla ses cheveux blancs coupés grossièrement. Il n'aimait pas son physique : l'arête de son nez était marquée d'une longue veine bleue qui se terminait sur le milieu de sa joue gauche. Quelquefois, quand les lumières étaient allumées au niveau du portail, il pouvait voir d'ici les troqueurs échanger leurs marchandises avec le temple en subtilisant au passage quelques-uns des tonneaux en métal entreposés dans la cour. Lani avait souvent signalé ces faits au Porteur-de-lumière, mais celui-ci n'entendait dans ses propos qu'un babillage enfantin sans intérêt.

Il se détourna de son reflet pour se pencher vers la tablette près de lui. C'était parmi les ouvrages abandonnés qu'il aimait se plonger à l'écart des autres. Après une lente analyse, il choisit un disque en cristal gravé d'une flamme dorée puis

le cassa en deux pour y révéler un liquide radiant. Cette substance visqueuse, véritable puits de connaissances, se libérait au moindre contact avec l'épiderme. Il caressa sa surface étrangement tiède qui frémit à son toucher et y enfonça une phalange.

Le récit le happa, littéralement. L'intérieur du disque l'enveloppa tout entier. Dans un flash, la totalité du contenu lui apparut de manière à commencer l'immersion au chapitre désiré. Ainsi, Lani laissait ces heures acides ronger son cerveau afin d'éteindre ses pensées. Ses yeux gris perle s'embrumèrent bien vite. Il n'entendit pas la porte s'ouvrir, pas plus qu'il ne remarqua les trois adolescents dressés face à lui, le piégeant.

— Alors Lani, tu passes un moment agréable avec ton nouveau petit ami ? ironisa le plus grand en esquisant un rictus méprisant.

Lani les reconnut, il s'agissait de ceux qu'il redoutait chaque jour de croiser : Edo et sa bande.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? lui demanda un autre.

L'évidence s'imposait, pourtant ils restèrent muets tout en le fixant. Lani voulait leur expliquer, mais les mots ne venaient jamais rapidement :

— Je-je-je... lis.

Ils ricanèrent en lui jetant le disque qu'il consultait au visage. Un mince filet de sang se dessina sur sa lèvre supérieure.

Soudain, un courant d'air glacial s'insinua dans la pièce, et dévoila le Porteur-de-lumière du temple dans sa gracieuse tunique blanche et ses gants couleur rouge-grenat. Sans un mot, il désigna de la tête la sortie où s'enfuirent Edo et ses compères puis vint s'installer à côté de Lani.

— Pourquoi ne déjeunes-tu pas avec le groupe ?

Le jeune garçon se mura dans le silence. Du haut de ses onze ans, il n'arrivait pas à expliquer pourquoi il préférerait rester seul. Ses compagnons étaient devenus des étrangers, alors qu'il les côtoyait depuis toujours. Leurs jeux ne l'amusaient pas, leurs blagues lui échappaient totalement. Il avait essayé de jouer la comédie, d'être un enfant comme eux, mais chaque geste sonnait faux et lui coûtait une énergie folle.

Le Porteur-de-lumière se leva au bout de longues minutes, attrapa le disque et le referma. Il le déposa sur une pile et se dirigea vers la tour d'où il était venu. Il se retourna une dernière fois vers le jeune garçon :

— Tu trouveras ta place. Élève-toi et rejoins les Porteurs-de-lumière. La Flamme purifiera ton corps comme ton esprit. Notre longévité dépasse de loin tes maigres imaginations ; tu échapperas enfin à ce poids. Pourquoi refuser ce cadeau qui s'offre à toi ?

Lani l'ignora, laissant le prêtre s'en aller. Il glissa alors son manteau sur ses épaules et se précipita jusqu'à l'imposante porte en forme d'éventail qui se replia sur elle-même lorsqu'il l'effleura. Le silence regagnait la galerie ; ses agresseurs s'étaient trouvé un autre jeu.

Il s'engouffra dans la coursive dénuée de fenêtres et arriva jusqu'à un accès teinté de rouge, signe qu'il donnait sur l'extérieure. Il aurait été plus simple de continuer par les couloirs intérieurs, pourtant il ne voulait pour rien au monde traverser la grande salle de déjeuner et les croiser tous, le dévisageant.

Il ferma sa tunique et actionna l'ouverture. Aussitôt, un souffle glacial lui fouetta le visage. La cour était plongée dans une obscurité complète, à l'exception de rares torches

enflammées protégées par des persiennes métalliques. Leurs ombres lumineuses tanguaient au gré des vents.

Il frictionna ses mains avant de s'effacer dans la nuit. Le patio s'étirait à l'infini et dévora la silhouette de Lani. Le jeune garçon commençait déjà à sentir un fourmillement inquiétant dans ses membres. Il mesurait le danger. Une ère polaire redoutable écrasait la planète, maintenant les températures à la lisière de la mort. Ce froid persistait depuis des âges si reculés que même les légendes peinaient à en expliquer l'origine. Cette planète, Uluru, s'éteignait graduellement ; elle semblait décidée à les engloutir dans les ténèbres.

Brusquement, Lani heurta le mur d'enceinte. Ses doigts engourdis tâtonnèrent jusqu'à trouver la porte. Il l'ouvrit dans un ultime effort et se glissa dans la gorge libérée. Aussitôt, le vent condamna l'issue. Accroupi, il laissa sa respiration haletante absorber l'air nécessaire pour calmer son cœur. Dans ses extrémités tétanisées affluait petit à petit le sang qui avait fui vers sa poitrine. Bientôt, un silence total s'imposa à lui tandis que son corps s'apaisait.

Il parcourait l'aile orientale, plongée dans une mutilation sonore. Il s'enfonça plus avant dans le temple. Lani perceait l'obscurité sans le moindre effort, s'orientant à l'instinct. Il devinait à présent les murs gris qui révélaient le coude desservant le hall principal.

Le jeune garçon déboucha dans une pièce et se posa sur un des bancs de pierre sculptés dans l'épaisseur de la paroi. Le brouhaha habituel s'amplifiait. Les cours de l'après-midi allaient bientôt commencer. Lani appréciait les cours d'éducation à la myciculture : la culture des champignons qui était la base de leur alimentation. En l'absence de soleil, voir

la moindre vie germer dans les entrailles d'Uluru relevait de l'improbable.

Ainsi passa le reste de la nuitée entre cours théoriques et de courtes pauses sans saveur. À l'instar des autres nuits, après la période d'étude, Lani attrapa un dîner et alla vite rejoindre le dortoir. Il mima le sommeil à l'arrivée de ses camarades et sombra dans ses fantasmes d'un second Lani audacieux et admiré, hélas hors de sa portée.

Un songe troublant vint hanter Lani cette nuit-là. Alors qu'il traversait la cour glaciale, une lueur surgit à l'horizon et enveloppa son corps d'une caresse tiède. À mesure qu'il la fixait, elle s'approchait de lui de plus en plus vite. Bientôt, une énorme boule de feu fut projetée sur le temple.

Lani s'éveilla d'un coup, cloué par la peur. Le vent grondait au-dehors, témoignant que la phase nocturne battait son plein. Il déglutit difficilement et essaya de retrouver le sommeil. Le reste de la nuit fut agité ; à la première note aiguë, il se dégagea de sa couche oblique, non sans un certain soulagement.

Les notes marquaient les grandes phases de la nuitée : plus aiguës à l'approche de la phase diurne, puis de plus en plus grave jusqu'à l'extinction des feux. Cette énième nuitée ne présentait rien de particulier ; pourtant, une sensation désagréable de déjà-vu poursuivait Lani depuis son réveil. Il se caressa la lèvre en se remémorant le disque que le groupe d'Edo lui avait jeté au visage dans la bibliothèque. Il misait sur le fait que cela n'était qu'une nouvelle lubie éphémère. Le constat était sans appel. Ils vivaient tous ici, sous le même toit. Fuir n'était plus une option durable. Un espoir demeurait : ils avaient l'âge de rejoindre le Temple de lumière, surtout Edo. Peut-être ne voulaient-ils pas risquer le

rite de Paara ? Comment les blâmer, Lani lui-même tremblait à l'idée de subir cette épreuve parfois mortelle.

La note retentit. Lani, distrait, manqua pour la première fois le début du cours d'éducation religieuse, victime de ses propres pensées. Une faute inédite dans son existence. Il avait toujours vécu dans ce temple et n'avait jamais osé désobéir aux règles strictes du Porteur-de-lumière. Empli d'angoisse, il frappa timidement sur la porte ronde de la salle, qui se replia sur elle-même tel un éventail. Le Porteur-de-lumière trônait au centre de l'hémicycle, tandis que le reste de la classe se dispersait dans les gradins. Lani, le plus discrètement possible, gagna l'escalier sur sa gauche pour se glisser sur un siège. Il ne réalisa que trop tard qu'il frôlait l'épaule d'Edo. Le professeur lui jeta un regard glacial sans arrêter son discours pour autant :

— « Sa lumière jaillira dans l'obscurité. De partout, nous la verrons et la reconnâtrons. Elle entrera en chacun d'entre nous et révélera nos véritables pensées. Les plus purs d'entre nous pourront fendre la Flamme sans danger. Ceux qui contestent sentiront sa chaleur sur leur corps : leur peau se consumera avant qu'ils ne se transforment en croc-terre. Et c'est parmi ceux qui n'auront pas traversé que ces créatures se nourriront pour perdurer dans Uluru, jusqu'à ce que le temps s'arrête et que tout soit figé dans l'obscurité », cita-t-il.

Lani abaissa ses yeux, trop craintif pour croiser son regard inquisiteur. Cette scène le glaçait d'effroi. Il l'avait déjà vécue en symbiose avec l'un des disques religieux. Tous redoutaient de se heurter à cette lumière émanant de nulle part. Le préadolescent se remémorait son rêve ; il visualisait désormais avec netteté cette flamme vive qui s'acharnait à consumer les incrédules.

— « Au cœur de la Flamme, nous ne formerons plus qu'un. Un être capable d'absorber toute la pensée d'Uluru. Alors, nous nous élèverons au-delà de l'obscurité, jusqu'à la frontière de la grande transmutation, et plus loin encore », ajouta le Porteur-de-lumière.

Edo releva la tête et l'observa avec intensité. Il semblait fasciné par sa description de l'autre face d'Uluru : cet espace inaccessible derrière la limite de l'univers. Lani le dévisagea. Il discernait dans son regard une passion si dévorante tellement incompatible avec ce harceleur qui le faisait souffrir. Le Porteur-de-lumière s'éclaircit la voix d'un raclement de gorge puis les interrogea :

— À votre avis, qui relate les faits que je viens de vous énoncer ?

Lani s'était déjà posé cette question. Les ouvrages religieux ne mentionnaient aucun messie destiné à les guider. Brusquement, un nom lui traversa l'esprit. Cette pensée avait dû se créer durant ces longs moments à consulter les disques de connaissance. Si forte, elle se faufila hors de ses lèvres closes et jaillit sans prévenir : Uluru !

Lani plaqua sa main sur sa bouche. Il ne comprenait pas d'où venait ce son si net alors qu'il peinait à prononcer distinctement les mots sans buter sur chacun d'eux. Le Porteur-de-lumière le fixa sans sourciller et acquiesça.

— Lani a raison. C'est bien notre monde qui s'exprime ainsi : Uluru.

Il s'interrompt et sortit de la pièce. Le groupe se leva d'un seul mouvement. Lani bondit de son siège et descendit les marches de l'autel quatre à quatre. Il devait fuir cette pièce, encore stupéfait par sa propre audace face à tous. Arrivé devant l'éventail, dernier rempart contre le froid du couloir, il céda à une impulsion irrationnelle. Il ouvrit la porte. Un

frisson inédit parcourut son corps, tandis que la Flamme des ouvrages religieux jaillissait des ténèbres.

De l'autre côté

Une sourde inquiétude rongait Adam : une forte odeur d'humidité lui chatouillait les narines depuis quelques minutes, un parfum de terre mouillée et de végétaux se mêlant à des relents âcres de moisissure. Une variété d'alertes reptilienne s'activa dans son cerveau. Il pressa la pastille qu'il avait choisie de porter en collier et énonça :

— Montre-moi la météo de Rennes.

Il ne sollicitait pas son pendentif par la parole, mais par l'esprit. Le fait de vocaliser les phrases facilitait la projection mentale des commandes. Un minuscule nuage rose apparut et laissa tomber une pluie continue. Presque aussitôt, une flaque se dessina à ses pieds ; une sirène s'en échappa, un parapluie à la main, cherchant à s'abriter de l'ondée. Sa moue mécontente l'amusa. D'un geste, il balaya l'hologramme puis se précipita sous la canopée de la station de métro Mabilais.

Le ciel ne tarda pas à s'assombrir et un violent orage s'abattit sur le quartier. Les senteurs de bois putréfié s'amplifièrent tandis que la chaleur étouffait la moindre de ses respirations. Il respirait avec peine et appréciait les rares bouffées de fraîcheur qui arrivaient jusqu'à lui. Le son de la pluie redoubla et sembla l'isoler du monde entier. La ville s'était figée. Certains passants, trempés, accouraient vers son abri de fortune. Adam recula prudemment pour éviter le flot de réfugiés et heurta maladroitement une personne derrière lui. Il esquissa un rapide signe de la tête pour s'excuser. Elle avait de longs cheveux noirs et des yeux immenses. Un col Claudine reposait sur ses épaules nues. La jeune femme lui sourit. Décontenancé, il osa un trait d'humour :

— Toujours ces foutus orages, on va finir par se noyer si ça continue...

Le son de la pluie l'obligeait à hurler, pourtant elle lui trouvait un certain charme. Il paraissait avoir un peu moins de trente ans et la dépassait d'une tête, malgré la haute taille qui la distinguait d'ordinaire des autres femmes. Il surprit son regard s'attarder sur ses yeux ; peut-être tentait-elle d'en percevoir l'origine, naturelle ou non. Sa lourde veste aux reflets irisés n'était pas du tout adaptée pour la saison, il ne semblait pas s'en soucier. Il s'en amusait même, affublé d'un bonnet écarlate tricoté dans une fibre grossière qui contrastait avec ses cheveux sombres.

L'orage s'arrêta ; un silence presque irréel s'imposa. Sans un mot, elle fuit. La foule reprit vie simultanément.

Adam la regarda s'éloigner tout en caressant son médaillon. Il hésita à activer son signal digital, mais s'en abstint. Il appartenait à cette lignée d'hommes voués au hasard des rencontres. Rennes échappait encore au sort des métropoles irrespirables. Leurs routes se croiseraient de nouveau, tôt ou tard.

Il dévala les escaliers de la station. La lumière émeraude des parois végétales bioluminescentes l'apaisa. Il descendit la volée de marches qui menait aux quais et se faufila avec peine vers l'extrémité de la plateforme, afin de se hisser sur l'échafaudage transparent pour gagner le second étage. Tant de population pour des moyens de transport trop modestes, agrandis à maintes reprises jusqu'à la limite du possible. Sur les parois vitrées, un spot visuel projetait des publicités sur mesure. La personne à côté de lui pouvait voir son reflet habillé d'une tenue élégante. Adam se trouvait entouré de deux jolies femmes dont une ombre dissimulait les traits, comme pour davantage l'observer. Chacune avait un physique différent. La première, qu'il dépassait de loin, affichait une mine espiègle, tandis que la seconde s'égarait

dans son univers, le regard perdu au loin. Il était évident que sa rencontre récente avait engendré une réaction dans le programme de marketing prédictif.

Le transport arriva dans un vrombissement discret. La foule s'engouffra dans les voitures, le repoussant sur le côté. Il parvint à dompter le mur humain tandis que la surface brillante se refermait. Adam se cramponna à une poignée. Il égrenait les stations : le métro se viderait au prochain arrêt, libérant un siège pour lui ; puis encore trois. Son calvaire allait prendre fin.

Il ne subsistait de lui qu'une carcasse de chair dénuée d'émotions. Son esprit errait parmi les fragments de lumière du tunnel, qui formaient un ciel étoilé, tandis que le métro, translucide du sol au plafond, glissait dans l'obscurité. Il discernait des accords de musique dans la voiture juxtaposée à la sienne. Adam en arrivait à éprouver du mépris pour tous ceux qui perturbaient sa tranquillité. Pourtant, l'un d'eux s'apprêtait à changer son existence de façon radicale.

Perdu dans ses pensées, il ne remarqua pas que la rame s'était vidée. Une femme assise dans l'obscurité le guettait. Il sortit de sa torpeur et, sans s'en rendre compte, se laissa attirer vers elle, comme pris dans une toile invisible. Le métro s'arrêta brutalement, le projetant contre elle. Puis une voix douce lui parvint :

— Ce n'est rien. Je suis venu pour te rencontrer.

Sa coupe courte arborait une blancheur virginale. Elle portait une tunique en fourrure, sans fioriture, qui tombait jusqu'à ses pieds, tandis que de gracieuses volutes ornaient ses gants. Son visage intriguait par sa peau si fine qu'elle laissait deviner le réseau de ses veines. Une grande tristesse émanait d'elle.

— Que voulez-vous dire ? questionna-t-il en se redressant.

Elle s'appuya sur la cloison du métro et gela la totalité de l'espace et du temps. Les lumières du tunnel étaient figées dans leur course, prêtes à rejaillir à tout moment. Un silence glacial régnait. Aucun écho, aucune vibration, uniquement la respiration d'Adam et celle de cette étrange femme.

— Je veux dire que nous avons besoin de toi, précisa-t-elle.

Il resta abasourdi.

— C'est une blague ? Qui vous envoie ? Encore un coup de Malo ?

Sans un mot, elle se leva.

— Je n'ai pas le temps ! ajouta-t-il sèchement.

Il sentait que la situation lui échappait.

Adam se retourna vers les vitres et chercha à activer l'ouverture. Les murs transparents n'offraient aucun interstice, effaçant toute trace de la porte disparue quelques minutes plus tôt. Ce cocon protecteur devenait une cellule parfaitement étanche qui le fit bondir.

— Que me voulez-vous !

Elle continuait à s'approcher lentement. Pris de panique, il se précipita à l'autre bout du wagon.

— Mon monde a besoin de toi, expliqua-t-elle. Je n'ai pas le temps de tout te raconter. Ils t'attendent. J'aimerais t'épargner cette tâche, crois-moi. Terrien, tu es déjà là-bas.

Les parois du métro s'éloignèrent de façon fulgurante. Les lumières s'estompèrent tandis qu'un vent redoutable fouetta son corps. Unique rescapé de ce naufrage visuel, un noir complet subsistait. Escorté par la sensation d'un immense espace gelé, il fut pris d'un vertige et tituba.

— Où m'avez-vous emmené ? hurla-t-il de toutes ses forces.

Aucun son ne lui parvint en retour. Il était à l'évidence seul, la femme s'était éclipcée.

Le froid le transperçait de mille aiguilles. Frigorifié, il pressa la pastille à son cou et activa une lumière. Le paysage se hérissait de tumulus qui évoquaient des cheminées de termitière. Il ne savait pas pourquoi cette image d'horreur lui était venue spontanément. Elle le terrorisait.

Aussitôt, une autre lueur apparut à une centaine de mètres. C'était son seul salut, car ses bras étaient déjà engourdis par le froid. Adam s'y dirigea mécaniquement, fuyant la brûlure qui lui rongea la poitrine.

Au détour d'une de ces formes fantomatiques, il arriva essoufflé à une bâtisse ronde où se tenait une silhouette avec une torche. Il avait le désagréable sentiment qu'il était attendu. L'étrange personnage s'effaça pour révéler un panneau qui se replia sur lui-même. Adam sentit immédiatement la chaleur qui se dégageait de l'ouverture. Invité d'un geste, il se glissa à l'intérieur. Son sang se mit à bouillir dans ses tempes et lui provoqua un début de nausée. Il s'accouda à un mur pour ne pas tomber.

Ses sens sortirent de leur léthargie et lui révélèrent un flot bruyant de conversations animées. Il avait quitté son métro une demi-heure plus tôt pour se retrouver désormais dans un bar au milieu de nulle part.

Un geste amical le guida près d'un feu. Sa vue brouillée ne parvenait pas à distinguer l'identité de son sauveur. Une voix lui arrivait, étouffée, noyée dans le vacarme environnant. Adam abdiqua. À bout de forces, il s'écrasa contre un mur inerte. L'épuisement entrava ses membres, le contraignant à s'asseoir à même le sol. Il se souvint plus tard qu'on lui avait glissé une chaude fourrure sur les épaules avant de le conduire dans un escalier qui se perdait dans le sol. Il avait dû

s'arrêter à deux reprises pour vomir. On l'avait ensuite aidé à s'étendre dans une coque semi-verticale très confortable.



Adam émergea à plusieurs reprises de son lourd sommeil. L'épuisement le happait aussitôt, le replongeant de force dans un coma réparateur. Au bout d'un temps incalculable, une voix surgit de nulle part :

— Réveille-toi.

Il se redressa brutalement face à la personne qui l'avait accueilli. Sa capuche, cette fois-ci basculée en arrière, révélait une épaisse chevelure poivre et sel. Elle lui paraissait familière, à l'image d'un rêve d'où il n'arrivait pas à s'extirper.

— Je commençais à m'inquiéter, dit-elle d'une voix enrouée.

Il chercha à se lever et constata sa nudité. Elle lui tendit une étrange tunique taillée à même le pelage d'un animal méconnaissable. La femme n'était pas gênée par le contexte. Adam se contorsionna pour s'habiller afin de dissimuler son intimité. Il jeta un rapide coup d'œil à la pièce et remarqua deux autres couches ainsi qu'un amas de couvertures au sol formant un matelas de fortune. Il n'avait pas dormi seul en ces lieux. Il nota l'absence de son pendentif autour de son cou.

— Où avez-vous rangé ma pastille ?

— Tu veux dire ton collier ? Tu n'as pas regardé dans ta poche à perles de feu.

Elle désigna d'un geste une doublure au niveau de son torse. Il y trouva son pendentif et préféra ne pas y toucher. La

fente de la poche mettait l'objet en contact quasi direct avec son épiderme. Sa vibration le rassura : la pastille fonctionnait.

— Quelle heure est-il ?

— Quelle heure ? Que veux-tu dire ? répondit-elle, perplexe.

Un cercle se dessina qu'il était le seul à voir. Aucune aiguille ne se manifesta et l'interface finit par s'estomper. Il s'acharna sur sa pastille, le souffle court, mais le signal restait désespérément mort. Cette déconnexion forcée réveilla une terreur primitive : sans ce fil d'Ariane invisible, il se sentait démuni et réellement en danger. Une angoisse sourde lui comprima la poitrine. Il lui apparaissait que le temps lui-même s'était arrêté. Il finit par balbutier :

— Fait-il... fait-il encore nuit ?

— Nous avons passé la première note diurne. Je vais te présenter les autres, ils sont déjà levés.

Soudain, Adam comprit qu'il partageait sa captivité.

— Les autres ?

— Les autres voyageurs. Viens, remontons au salon. Nous allons tout vous expliquer.

Elle le précéda et veilla à éclairer les obstacles sur son passage. Le couloir courbé et étroit donnait sur une rangée de cellules fermées par des structures striées formant des bénitiers géants. Adam tressaillit, chaque fibre de son être lui hurlait de fuir.

Ils atteignirent l'escalier qu'il avait emprunté la veille. Après quelques volées de marches, ils débouchèrent dans une large pièce baignée de lumière. Des vasques de fer pendues au plafond crachaient leurs flammes dans un cliquetis de chaînes. En contrebas, dans un creux du pavement, un petit groupe conversait paisiblement.

— Va les rejoindre, je vous apporte de quoi manger.

Il hésita, conscient que ce refuge valait mieux que le froid du dehors. À son approche, les échanges se turent. Adam se glissa dans le renfoncement et s'assit sur le rebord intérieur.

— Te voilà enfin ! Comment as-tu pu dormir aussi longtemps ? demanda une femme enthousiaste. N'es-tu pas excité par ce qui nous arrive ?

Une quarantaine d'années, peut-être plus, marquaient les traits de celle qui venait de parler. Elle cherchait, avec soin, à brouiller les pistes. Joliment apprêtée, elle portait une coupe courte sur un côté tandis que de longues mèches brunes retombaient sur son autre épaule. Un bracelet argenté ornait son poignet.

— Je m'appelle Morgane ! Et toi ?

— Adam.

— Quel curieux prénom ! C'est la première fois que je l'entends. Voici Lani, il dit venir d'un lieu près d'ici.

Lani n'était qu'un jeune garçon. Son visage révélait la même transparence que celui des femmes de l'auberge et du métro ; une veine bleue y traçait un long sillon. Une blancheur totale recouvrait ses sourcils et sa chevelure. Après un silence pesant, ce dernier désigna le banc en face de lui d'un seul mot : « A-A-A...dîl ».

Adil paraissait âgé, sa carrure massive lui donnant des airs du père d'Adam. Ses mèches châtaines s'échappaient de deux queues de cheval superposées, attachées négligemment à l'arrière de son crâne. Son visage était meurtri par le froid, en quête d'une présence absente. Adam se tourna vers la place qu'il avait montré puis interrogea Lani :

— Où avons-nous échoué ?

— On-on... on est sur Uluru, énonça-t-il avec une grande difficulté.

— Ou-lou-rou ? répéta-t-il, en détachant chaque syllabe.

— Visiblement, c'est une autre planète, expliqua Morgane. Elle m'intrigue autant que mon monde le fascine. Et toi, d'où viens-tu ?

Adam n'arrivait plus à parler. Il soupçonnait déjà ce basculement vers un lieu si différent de ce qu'il connaissait. Son esprit rationnel avait créé un savant stratagème pour le rassurer : il découvrait le prototype d'une nouvelle campagne publicitaire qui le plongeait dans une réalité virtuelle sans lunettes. Morgane venait de briser ses frêles hypothèses. Adam se concentra sur ce qui l'entourait, de peur de sombrer dans la terreur, et finit par répondre à sa question :

— De la Terre, balbutia-t-il.

— Des entrailles de la terre ? s'enquit Adil, le regard rivé sur Adam.

— Euh... de la planète Terre, rectifia-t-il. Et toi, d'où viens-tu ?

Adil se détourna d'eux et continua à fixer le vague.

— De Nova-2, précisa Morgane en lissant sa robe blanche afin d'en faire disparaître un pli. Je suis arrivée en premier. Je ne me souviens plus très bien... Il y avait cette femme avec un flambeau qui m'a accueillie dans ce dôme.

— Effectivement, je vous attendais, ajouta l'intéressée tenant dans ses bras une grande planche brillante où trônait une masse grisâtre peu appétissante.

À son approche, le sol se mit à frémir, libérant de fines particules qui s'agglomèrent spontanément afin d'ériger un piédestal. Sans arrêter son geste, elle avança son plateau que la surface épousa parfaitement, ne faisant qu'un avec lui. Il

s'y échappa, si on peut dire, des appendices évasés. Lani attrapa l'un de ces ustensiles et s'en servit pour former une boule dans la masse spongieuse, avant de la porter à sa bouche. Morgane l'imita, affamée. Adam s'empara fébrilement de la curieuse cuillère et goûta la mixture. Elle avait une saveur végétale. Cela s'apparentait à de la sève, amère, sans être désagréable. La gérante de l'auberge parut soulagée et s'assit à côté d'eux.

— Je vois que vous avez fait connaissance. Moi, c'est Arisse. Je n'espérais plus vous rencontrer ! Et pourtant, vous voilà !

— Que voulez-vous dire ? demanda Morgane.

— Je vous préviens, ça va être une longue histoire. J'ai grandi ici, à l'abri du froid avec mon père. Dès que l'auberge ouvrait, je filais me cacher, parmi les provisions. Je n'aimais guère la foule en ce temps-là ! ajouta-t-elle avec un sourire. Je finissais par m'assoupir, et c'est lors d'une de ces siestes que je vous ai vus. Ce songe ne ressemblait à aucun autre : je m'y voyais adulte, agitant une torche. Trois voyageurs venaient à ma rencontre.

J'ai refait ce rêve pendant des années. Chaque nuit, les mêmes visions. Au début, j'ai cru devenir folle, puis j'ai appris à vivre avec. Et puis tout s'est arrêté. J'ai eu le sentiment d'avoir perdu une part de moi-même... Jusqu'à ma rencontre avec cette jeune femme. Elle m'a dit avoir fait un rêve qui ne lui appartenait pas, et qui l'avait conduite à moi. Comprenez que nous détenions chacune un fragment d'un même songe. En les rassemblant, nous avons déterminé l'instant exact de votre arrivée. Et vous voilà.

Adil se releva et fixa l'accès derrière eux avec insistance. Ils se retournèrent et la virent : la femme qui les avait arrachés

à leur monde ! Elle s’avança vers eux pleine d’assurance et s’arrêta au bord de la fosse où ils se tenaient. Une mélancolie profonde l’animait.

— Je ne sais par où commencer...

— Vas-y Irenaa, invita la gérante de l’auberge. Tu le sais mieux que quiconque, le temps nous est compté.

Irenaa esquissa un triste sourire et prit place en face d’eux. Elle se caressa la nuque puis ramena une de ses mèches blanches derrière l’oreille. Tout en réajustant ses gants, elle les fixa un par un et entreprit de leur conter une longue histoire, celle qui les avait entraînés ici, sur ce monde inconnu.

— Le récit commence dans la région de Naal, sur les hauteurs de la grande plaine. Ariane venait de se réveiller...

Son regard était déjà ailleurs ; elle épousait cette histoire comme si elle en était l’héroïne. Ils l’écoutaient religieusement, convaincus que ce récit allait leur livrer la clef de leur présence sur Uluru.

L'épopée d'Ariane

— Réveille-toi, souffla une voix venue de nulle part.

À demi éveillée, Ariane essayait de se raccrocher aux dernières bribes de son rêve. Une lumière diffuse filtrait à travers la porte et dessinait des courbes gracieuses sur le plafond. Allongée sur sa couche oblique, elle les fixait, tandis que son esprit remontait à la surface. Un curieux sentiment d'impuissance l'animait avec le désir ardent de ne pas laisser s'échapper ses pensées éphémères.

— Je n'oublierai pas, répéta-t-elle d'une voix étranglée.

Elle avait la sensation fugace d'avoir déjà fait ce songe sans arriver à y associer une image précise. La jeune fille bascula sur le côté gauche et quitta son nid moelleux. Le contact de ses pieds nus sur le sol finit par la réveiller définitivement. Elle enfila une tenue chaude et sortit de la pièce. Un long couloir débouchait sur l'escalier qui desservait un vestibule. Son cœur se serra au moment de franchir la porte de l'ancienne chambre de sa mère, comme à chaque fois. La première note sonna. Ariane alla débloquer l'éventail de l'entrée puis décida de prendre un copieux petit-déjeuner. À peine eut-elle fait deux pas que le dispositif se replia sur lui-même. Une bourrasque glaciale s'infiltra aussitôt.

Elle se retrouva alors nez à nez avec un étranger vêtu d'une tunique blanche d'où seul émergeait son regard. La jeune femme mit un instant à réaliser qu'elle obstruait l'accès. Elle s'écarta hâtivement, heurta une table et chancela vers lui. Il la rattrapa in extremis et la guida vers le banc le plus proche. Il défit le bandage qui protégeait son visage de manière à ne révéler que sa bouche.

— Ma tenue doit vous effrayer, s'excusa-t-il.

— Oh non, je suis juste maladroite !

— J'espérais dormir.

— Ici ? Enfin, pas ici. Attendez-moi !

C'était si rare d'avoir des clients que ses propos étaient confus. Ariane dévala les marches jusqu'à la chambre de sa mère. Elle vérifia l'état de la pièce, attrapa les anciennes tenues et alla jeter l'ensemble sur sa propre couche. Animée par cette mission banale, elle était parvenue à libérer ce lieu des derniers souvenirs d'un passé lourd à porter.

« Un client étranger ? Comment a-t-il pu pénétrer dans la cité ? Nous vivons reclus, aucun colporteur n'a le droit de franchir l'enceinte. Et cette tenue ! Elle doit venir de loin. Qui est-il ? »

Elle tenta de dompter les boucles de sa flamboyante chevelure puis remonta dans le vestibule. L'homme avait retiré sa tunique, à l'exception de ses gants bleus, et l'avait déposée sur la table où Ariane prenait ses repas quand elle ne reprisait pas ses vêtements ; là où, en réalité, elle passait la majeure partie de son temps.

— Je vais vous montrer où...

— Je vais me débrouiller, répondit-il sèchement. Indiquez-moi où je peux me réchauffer.

— Il suffit de descendre les marches. Ce sera le premier éventail.

Sans la regarder, il s'engouffra dans l'escalier. Ariane l'entendit se glisser dans sa chambre. Elle le trouvait hautain. Elle remarqua bien vite une lueur prisonnière de la robe abandonnée de l'inconnu. Intriguée, elle l'ouvrit délicatement. Au centre de la poitrine était cousue une poche d'où émanait cette lumière. Une chaleur inouïe irradiait désormais la pièce. Une idée saugrenue s'immisça dans son

esprit. « *Non, tu ne peux pas faire ça !* » essaya-t-elle de se convaincre sans quitter du regard la curieuse tunique.

Se libérer. Définitivement. Cette perspective s'ouvrait enfin à elle. Un objet tomba dans la cellule du voyageur ce qui la fit sursauter.

— — —
〈OMPHALOS〉

pensée

[ENTRÉE] nœud. 42-2.15

[CONTEXTE] Cité de Naal (Uluru)

— — —

Sans comprendre d'où lui venait cette hardiesse, Ariane attrapa la lourde tenue et s'échappa dehors. Le vent la poussait vers le haut du passage tandis qu'elle s'empressait de revêtir la robe. Tout en la nouant, elle ressentit la chaleur de la perle glissée dans la curieuse poche intérieure. « *Que t'arrive-t-il ?* se maudit-elle. *Quelle folie ! Si je me fais prendre, je serai tuée.* »

Paniquée, elle se dirigea vers la place principale où elle pourrait se fondre parmi l'enchevêtrement des ruelles afin de gagner la partie basse de la ville. Elle se retrouva face à une foule animée. Elle avait l'impression d'être épiée et ne parvenait pas à calmer son sentiment d'alerte.

« *Que se passe-t-il ?* se demanda-t-elle. *Il est trop tôt pour que la cité de Naal soit convoquée.* »

Elle ne participait guère à la vie de la communauté et ignorait donc que cette nuit était particulière. Elle se faufila parmi l'assemblée et prit conscience des regards interloqués qu'on lui jetait. Sa tenue blanche détonnait dans la pénombre. Au centre de la place, un échafaudage avait été monté où une

femme torse nu pendait par les poignets à un anneau. La condamnée tremblait de tout son être. Le froid allait brûler ses chairs et briser ses poumons. Ces sacrifices publics alimentaient le mécanisme politique de Naal. Ils servaient à se remémorer les cruelles punitions du Noodom : celui qui les gouvernait. Ariane se tenait si proche de l'estrade qu'elle pouvait voir le visage terrorisé de la victime : voici le sort qui l'attendait si elle se faisait prendre. En effet, elle avait enfreint un nombre incalculable de leurs lois, dont le vol de cette tunique.

Elle aperçut trop tard les gardes de la cité qui formaient une barrière pour les contenir. L'un d'entre eux la regardait fixement. Le piège se refermait sur elle, pourtant, résignée, elle ne tremblait pas. Et par un providentiel coup du sort, une plainte déchirante fit plier la foule. Si proche d'eux, le son des cors devenait un véritable outil de torture. Chaque citoyen se couvrait les oreilles en baissant la tête. Ariane se força à supporter ces vibrations et s'élança. Elle percuta de plein fouet une jeune fille qui s'écroula sur un garde. Elle arriva à gagner une rue adjacente et n'arrêta pas sa course qu'une fois le souffle court.

— La Note a changé ! s'exclama-t-elle, non sans une certaine hystérie dans la voix.

L'histoire d'Uluru s'articulait autour de grands événements connus de tous. Chacun avait été précédé d'une Note : pas celles qui cadencent le temps, mais celles qui signalent les faits fondateurs. En vivre une était inespéré.

Ariane atteignit enfin la partie basse de la cité. L'odeur âcre des fermes à champignon lui arracha une larme. Soudain, son visage s'éclaira. Elle venait de trouver le moyen de s'échapper.

— Mais bien sûr ! Elles doivent être désertes. Il faut que je fasse vite.

Une série d'escaliers descendait jusqu'à elles le long des parois de la cité de Naal, seul rempart contre les vents de la plaine en contrebas. Elles brillaient de mille feux sous le reflet des différents flambeaux juchés sur les hauteurs de la ville. Les murs arqués formaient un dôme. Ariane avait toujours voulu savoir qui avait pu édifier une telle structure et de quoi elle les protégeait. Elle arriva au niveau des puits, répartis au pied des fortifications, et s'appuya sur le rebord de l'un d'eux afin de voir ce qui se cachait au fond.

— Tu cherches à t'suicider ? demanda amusée une voix féminine derrière elle.

Surprise, elle manqua de tomber dedans. Une main l'attrapa in extremis.

— J'plaisantais ! Attends, j'te connais ! Ariane ! Que fais-tu ici ?

— Pyrine ?

— Alors ça y'est, t'as décidé d'fuir ?

— Fuir ? Que dis-tu ? C'est prohibé.

Pyrine lui sourit.

— On savait tous que t'allais partir un jour. Depuis que t'es p'tite, tu parles de suivre l'enseignement du Temple de lumière. T'étais même punie pour ça.

— Ce n'est pas ça. Il y avait cette robe très chaude et... je n'ai pas réfléchi.

— Au fond d'ce puits, tu pourras rejoindre l'extérieur. Fais vite. Passe plutôt par celui-ci, il est encore plein. Et ne va pas t'briser le cou !

— Pourquoi m'aides-tu ?

— T'es pas comme nous autres. T'as un rêve toi.

Ariane la regarda, interloquée.

— Fouillez les fermes ! hurla une voix en hauteur.

— Allez, grouille !

Et sans y réfléchir plus longtemps, Ariane fit glisser son corps dans les ténèbres. Sa chute fut courte : un confortable matelas de moisissures l'attendait plus bas et l'éclaboussa. Les murs du puits étaient couverts de tumeurs végétales. Un tunnel lui permettait de se rendre sous les remparts de la cité. Elle ouvrit un bout de sa robe pour libérer le flamboiement de la sphère lovée contre sa poitrine afin d'éclairer le chemin et s'y immisça. L'air était suffoquant, puis la température chuta sans prévenir. Au-dessus d'elle se trouvait désormais un autre puits où s'engouffraient les hurlements du vent. S'aidant de ses bras et de ses jambes, elle parvint à remonter le conduit étroit jusqu'à la surface. Ses yeux se convulsèrent avant de se mettre à tourner dans tous les sens sans raison. Ariane prit une profonde respiration pour se calmer.

Les bourrasques extérieures la surprirent par leur mordant. La perle dans sa tunique faiblissait, elle devait faire vite et trouver où se réfugier ! Elle remarqua non loin de là un sentier accidenté. Ariane détourna son visage, évitant de plein fouet les rafales de neige de *Tempora* : l'entité de la nature déchaînée. Sa perle lumineuse s'était désormais endormie dans les ténèbres. Elle s'immobilisa, les membres secoués de spasmes, cherchant un abri proche. Une flamme vacillante perçait au loin, par-delà les tumulus abrupts qui l'encerclaient. Était-ce une ultime ruse de son esprit atrophié

Soudain, une douleur fulgurante s'enfonça entre ses omoplates. Une brûlure glaciale se propageait déjà dans son dos. Le froid lui rongea la chair de l'intérieur. Ariane porta la main à sa tunique, fouilla à l'aveugle. Elle ne parvint pas à atteindre ce qui l'avait mordue.